

« Il fallait... »

On peut être surpris que les disciples de Jésus soient déconcertés et même désarmés devant ce qu'il leur déclare : « *Il commença à leur enseigner qu'il fallait que le Fils de l'homme souffre beaucoup...* » Cela fait partie des énigmes ou des paradoxes de la foi chrétienne. Bien souvent, on se représente la divinité comme une source de protection, une sorte d'assurance contre les aléas de la vie, et voici que surgit l'ombre de la croix, comme le souligne l'évangile selon saint Marc : « *Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.* » Le propos est plutôt brutal. Au cas où nous nous bercerions encore de quelques illusions, le message vient nous rappeler que la foi est loin d'être une partie de plaisir ou une sinécure. Elle implique des exigences parfois douloureuses. Il est vrai qu'il semble plus facile d'énoncer le commandement « *aimez-vous les uns les autres* » que le mettre en pratique jour après jour. Comment comprendre cette nécessité que Jésus indique par rapport à sa Passion et à sa mort ? On peut s'en tirer par une pirouette : oui, mais après, il y a la Résurrection ! Si nous nous mettons dans la peau des disciples de Jésus il y a deux mille ans, on peut comprendre la difficulté qui se présente à eux : que veut dire ce verbe dans la bouche de Jésus : « *Ressusciter* » ? Nous nous trouvons bien au cœur de la foi des chrétiens, qui est loin de relever de la plus simple évidence.

Il est étonnant que cette tournure « *il fallait* » utilisée dans les évangiles de Matthieu, Marc et Luc se situe aussi dans un tout autre contexte dans l'évangile selon saint Luc, au cours du récit connu comme « les disciples d'Emmaüs ». Au lieu de faire l'objet d'une annonce de la Passion, c'est Jésus ressuscité lui-même qui interroge ses deux compagnons de route : « *Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela pour entrer dans sa gloire ?* » (Lc 24, 26). La Résurrection vient éclairer d'un jour nouveau ce « *il fallait* » bien étrange. De fait, il faut entendre ce verbe moins sous le mode de la nécessité que comme indication du Mystère de l'Incarnation. Au lieu de nous inviter à souffrir en silence,

Jésus nous indique à quel point il revêt notre humanité, à quel point son Père veut prendre soin de nous, de nous tous, de tous les hommes. On comprend que c'est beaucoup plus compliqué qu'il ne le semble à première vue. D'une certaine manière, Jésus "plonge" et se "compromet" dans notre humanité au point d'en assumer tous les risques, jusqu'au plus sordide, jusqu'au plus éprouvant. Il vient à la rencontre d'une humanité souffrante, désarmée, désarçonnée. Que ce Mystère nous dépasse, il y a bien de quoi. Mais il est aussi la source même et la "clé" de toutes nos célébrations eucharistiques : « *Ceci est mon Corps ; ceci est mon Sang.* » Aussi, nous pouvons nous exclamer : « *Il est grand, le Mystère de la foi !* »

Bien souvent, par le passé, on a exalté la souffrance, sous prétexte que c'était un chemin de sainteté. C'est cependant une erreur que de prendre au pied de la lettre – un peu par paresse – ce que Jésus indique quand il invite ceux qui veulent le suivre à « *prendre [leur] croix* ». Après tout, c'est ce que nous faisons chaque jour. Avec un peu de lucidité, nous sommes bien conscients de nos propres limites, nous connaissons nos propres faiblesses. Si la croix semble un passage obligé vers la Résurrection, c'est moins par une nécessité impérieuse et obligée que parce qu'elle souligne le sens du commandement de l'amour, qui ne saurait aller de soi a priori. Même l'Ancien Testament en témoigne, lorsque nous lisons : « *Prendrais-je donc plaisir à la mort du méchant – oracle du Seigneur Dieu – et non pas plutôt à ce qu'il se détourne de sa conduite et qu'il vive ?* » (Ez 18, 23). Au lieu d'imaginer un Dieu sadique, il convient de le contempler dans son immense amour. Nous affrontons les épreuves de la vie sans en être épargnés par notre Baptême (ce serait pratique), mais en étant encouragés par la vie et la mort de Jésus qui nous ouvrent des perspectives nouvelles bien plus larges que nous ne pouvons les imaginer. Nous en avons un avant-goût lorsque nous recevons sa Parole de vie, quand bien même elle nous déconcerte, et aussi en partageant le Pain qu'il nous donne, le Pain qui est signe de vie et de partage... Comme l'écrivait Blaise Pascal, « *Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là.* »¹

1 Blaise PASCAL, *Pensées*, « Le Mystère de Jésus », 736 ; *Ceuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1954, p. 1313.